

Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse
Band: 1 (1873)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGER

für

Schweizerische Geschichte.

Herausgegeben
von der
allgemeinen geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz.

N^o 2.

Vierter Jahrgang.
(Neue Folge.)

1873.

Abonnementspreis: Jährlich 2 Fr. für mindestens 4—5 Bogen Text mit Tafeln.
Man abonnirt bei den Postbureaux und allen Buchhandlungen, sowie auch direct bei der Verlagsbuchhandlung der
J. Dalp'schen Buchhandlung (K. Schmid) in Bern.

Inhalt: 128. Zum Fragment der Annales Laurissenses, v. Dr. J. Bächtold. — 129. Sequenzen von St. Othmar und von St. Ursus und Victor, v. Fr. Fiala und Tr. Probst. — 130. Quelle est cette Elisabeth, comtesse de Kybourg enterrée dans l'église des RR. PP. Cordeliers à Fribourg en Suisse? par P. N. Rædle. — 131. Zur Urkunde Friedrichs II. für Schwyz 1240, v. Dr. H. Wartmann. — 132. Zum Regensburger Frieden, v. J. Strickler. — 133. Zwei Schreiben über die Capitulation der Festung Greifensee 1444, v. Th. v. Liebenau. — 134. Ueber die Entstehungszeit des Landbuches von Uri, v. Th. v. Liebenau. — 135. Schreiben Heinrich's VIII. von England an Cardinal M. Schinner, mitgetheilt v. Léon de Riedmatten. — 136. Grabschrift der Königin Bertha aus Payerne, v. Tr. Probst. — 137. Eine chronologische Berichtigung zu Valentin Tschudi's Glarner-Chronik, v. J. Strickler. — 138. Brief des spanischen Gesandten Beretti-Landi an J. Chr. Iselin, mitgetheilt von Dr. R. Meyer.

128. Zum Fragment der Annales Laurissenses,

abgedruckt in Nr. 4 des «Anzeigers» 1872, sind folgende Errata zu berichtigen:

p. 245, Z. 9 v. unten statt der lies: *dei*.

p. 246, Z. 16 v. oben statt *ducibus* lies: *duobus*. Gerberga hatte wirklich zwei kleine Söhne (*duo parvuli*) und dass von der Partei ihres Gatten — *de parte conjugii* (vielleicht *conjugis* zu lesen?) — einige ihr nach Italien zu Desiderius folgten, ist ebenfalls historisch. Der wichtigste aus diesem Gefolge ist Otkar, aus dem später der grosse Sagenheld Ogier li Danois wurde.

Wie mir Prof. Conrad Hofmann aus München mittheilt, ist das erwähnte Fragment von grosser Wichtigkeit. Giesebrecht hat in der kgl. bair. Akademie der Wissenschaften einen Vortrag darüber gehalten, der in den Forschungen zur deutschen Geschichte von Waitz gedruckt wird. Die Frage nach der Entstehung der Lorsch'schen Annalen soll durch das Solothurner Fragment entschieden sein.

Dr. J. BÄCHTOLD.

129. Sequenzen von St. Othmar und von St. Ursus und Victor.

I.

Der Pergamentcodex «Missale et Graduale Sæc. X et XI» mit dem Bibliothekszeichen Nr. LXXI., früher der Klosterbibliothek von Rheinau angehörend, jetzt in der Kantonsbibliothek von Zürich, enthält ein Kalendarium und Graduale aus



dem 11. Jahrhundert, wie laut einer Notiz schon der gelehrte Benediktiner Dom Augustin Calmet dasselbe bezeichnete. Dem Graduale sind 38 Sequenzen beige-fügt. Die beiden Sequenzen de S. Mauritio und de S. Gallo sind von Notker Balbulus (vgl. Mone, Latein. Hymnen des Mittelalters Nr. 1076 und Nr. 936, Kehrein, Lat. Sequenzen des Mittelalters Nr. 657 und Nr. 580), diejenige de S. Colum-bano ist von Ekkehard I. (Mone l. c. Nr. 875, Kehrein l. c. Nr. 539). Unbekannt dagegen scheint die Sequenz de S. Othmaro zu sein, von welchem heiligen Abte Mone (l. c. Nr. 1113) und Kehrein (l. c. Nr. 685) eine von Notker Balbulus ge-dichtete mittheilen. Die Sequenz von Rheinau ist ganz verschieden von derjeni-gen Notker's, sie lautet:

Laude dignum sanctum canat
Othmarum Suevia mater
Talis nati profectu gratulans semper.
Hic velut sydus eximium placitus deo
Inter fraternas caligines rutilans micat,
Hic Jesu Christi preceptis paruit pronitus,
Hic eius membris subvenit minimis largus.
Hunc sue perfecte vite se testem exhibet
Debiles curando atque tuendo supplices.
Hunc iam cetibus sanctorum coniunctum cuncti precemur,
Et nos fragiles semper conciliet domino deo,
Qui regnat trinitas summa.

FR. FIALA.

II.

Die «Missa in festo SS. Ursi et Victoris», wie sie am St. Ursenstifte in Solo-thurn früher gebräuchlich war, enthält in einer Abschrift von 1546 folgende bei Kehrein, Latein. Sequenzen d. Mittelalt. fehlende Sequenz:

Letabundus et jucundus agat mundus gaudia, Cristi laude terra plaude celi
gaude curia.
Hodie post labores Ursus et Victor flores vivi fiunt victores cum gloria.
Fide recta præclari hodie coronari promerueri pari victoria.
Nam sacri palmam cursus tenent Victor et Ursus, jam suorum thebeorum sunt
consortēs fide fortes socia.
Ut legio thebea tulit vitæ trophea, hii servari plura pati penas ferunt, sic
tulerunt præmia.
Ut mundi blandimenta equipendunt tormenta, perdunt ne perdant vitam pro
vita, sunt flagra flammæ vinculaque trita.
Nec hiis nec illis lesi tandem capite cesi capiti Christo iunguntur, ita emitur
bona hiis margaritha.
Pro tuo nomine certantes domine in agni sanguine laverunt vestimenta.
Horum mens hilaris cantat in cytharis cultura cesaris et Hirtaci contempta.
Quorum mentes recalescentes festa Christi libera, et celestis regni festis socians
annumera. Amen dicant omnia. Alleluia.

TR. PROBST.

130. Quelle est cette Elisabeth, comtesse de Kybourg, enterrée dans l'église des RR. PP. Cordeliers à Fribourg en Suisse?

Dans la chapelle de S. François de l'église de RR. PP. Cordeliers à Fribourg en Suisse on voit une pierre sépulcrale adossée au mur; elle mesure 6 pieds 3 pouces de longueur et 2 pieds 3 pouces fédéraux de largeur. Cette pierre, dite molasse, sculptée en relief et dans le style gothique, représente une femme couchée sur le dos, les mains jointes sur la poitrine et en habit de religieuse avec le cordon de S. François. Aux pieds de cette figure se trouve l'écusson aux armes connues de la maison de Kybourg, et on lit autour de la pierre la légende suivante: «Anno Dni M. CC. LXXV. VII. Id. Julii. O. Dña. Elizabet. Comitissa. De. Kybvrc. Soror. Ordinis. Sce. Clare. Orate. Pro. Me».

Cette pierre a toujours reposée dans la même chapelle et elle recouvrait une tombe qui j'élevait à 3 pieds au dessus du sol jusqu'en 1745. A cette époque on dut reconstruire la nef et l'on fut obligé d'ouvrir cette tombe pour élever le sol de l'église. Qu'y trouva-t-on? rien qu'un crâne et de la poussière. Ces réparations faites, on remplaça soigneusement ces restes mortels dans la même chapelle, non plus dans la tombe dont les pierres étaient décomposées, mais sous le gradin de l'autel actuel de S. François, où ils reposent encore.

Plusieurs historiens ont rapporté cette épitaphe; mais aucun n'en a donné le texte exact. Les uns ajoutaient, les autres retranchaient, et le seul point sur lequel ils tombaient d'accord, était de se tromper sur la date. Tous indiquent «septimo Julii» au lieu de septimo Iduum Julii et placent ainsi la mort de notre comtesse le 7 au lieu du 9 Juillet ¹⁾.

Le texte que je viens de donner ci-dessus, est le seul véritable; car je l'ai copié avec la plus grande exactitude sur la pierre même.

La variation de cette date, minime en apparence, est assez importante cependant pour qu'elle mérite d'être rectifiée; car cette rectification nous fera trouver la mort de notre comtesse indiquée encore ailleurs c'est à dire dans le Nécrologue de l'ancien couvent de Fraubrunnen, Canton de Berne.

Voici comment ce Nécrologue l'indique à l'article du 9 Juillet: «Septimo Iduum Julii. Item Frouw Elysabeth ein Gräfin von Kiburg». Cette coïncidence de date et de nom nous fait voir qu'il n'est question soit à Fraubrunnen soit à Fribourg que d'une seule et même personne; car on ne peut admettre sans preuve bien évidente que deux comtesses du même nom et de la même famille soient justement mortes le même jour.

Quelle est maintenant cette Elisabeth comtesse de Kybourg morte le 9 Juillet 1275, et enterrée à Fribourg? Cette question n'a encore été résolue définitivement, à ma connaissance par aucun historien. Je tâcherai de le faire; et si je parviens

¹⁾ Zeerled. N. 632. note. Dictionnaire géographique du Canton de Fribourg, par F. Kuenlin I, pag. 340.

à constater l'identité de cette comtesse, j'aurais atteint le but que je me suis proposé dans ces quelques lignes.

M^r le Chanoine Fontaine qui a tant travaillé pour l'histoire du Canton de Fribourg, parle souvent de cette comtesse dans sa belle et grande Collection Diplomatique; mais quand on confronte ses différentes notes sur cette personne, soit entre elles, soit avec l'histoire, on regrette qu'il n'ait pas approfondi cette question. Il dit dans une note: « Elisabeth de Kybourg ayant pris le voile de Ste. Claire, et étant venue en 1237 faire ou du moins consolider l'établissement des Frères Mineurs, autrement nommés Cordeliers, à Fribourg fut la première qui y introduisit des Béguines. Leur première maison fut derrière Notre-Dame. »¹⁾ Et dans une autre note il dit en parlant d'Eberhard, comte de Kybourg, reçu bourgeois de Fribourg en Mai 1331: « Ce comte était le fils cadet du comte Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg et petit-fils par sa mère du comte Hartman, le jeune,... Il était frère du comte Hartman et d'Elisabeth qui fonda à Fribourg le premier couvent des Béguines franciscaines derrière l'église de Notre-Dame, et fut ensevelie dans l'église des Cordeliers. »²⁾ Cette seconde note est reproduite dans le Recueil Diplomatique du Canton de Fribourg en ces termes: Le comte Eberhard était frère de Hartman (nommé Gouverneur militaire de Fribourg par le Duc Leopold d'Autriche le 2 février 1319) et d'Elisabeth, qui contribua avec ses frères à la fondation du couvent des Cordeliers à Fribourg et qui ayant pris elle-même le voile de Ste. Claire mourut en 1275 et fut ensevelie dans l'église des Cordeliers, où l'on voit son tombeau dans la première chapelle à gauche de la nef. »³⁾

Ces notes contiennent des choses erronées non seulement sous le rapport de l'histoire généalogique de la maison de Kybourg; mais encore sous celui de la simple possibilité. Comment est-il possible que le comte Eberhard de Kybourg reçu bourgeois de Fribourg en 1331 et mort seulement en 1355, ait déjà eu une sœur majeure en 1237, c'est à dire 118 ans avant sa mort?

Ce comte Eberhard de Kybourg reçu bourgeois de Fribourg en 1331, n'était pas le fils cadet du comte Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg † 1284 qui a épousé Anne fille unique de Hartman, le jeune, comte de Kybourg; il n'était que son petit fils, c'est à dire le fils cadet de Hartman mort vers la fin de 1300 ou le commencement de 1301⁴⁾. Il est vrai que ce même comte Hartman avait une épouse et une fille du nom d'Elisabeth; mais ni l'une ni l'autre n'a pu mourir et être enterrée à Fribourg sous l'habit de Ste. Claire en 1275, puisque Anne de Kybourg qui était la mère de ce Hartman et par conséquent la belle-mère de l'une et la grand-mère de l'autre, était encore mineure et sous tutelle le 7 Mai 1272⁵⁾ et n'a épousé Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg qu'en 1273.

Il est d'ailleurs prouvé que Hartmann de Kybourg, mort vers 1300, n'a changé son nom de Habsbourg contre celui de Kybourg qu'entre le 23 Janvier

¹⁾ Collection diplom. Tome préliminaire, p. 80.

²⁾ Collection diplom. III. p. 317.

³⁾ Rec. Dipl. II. p. 105, note.

⁴⁾ Zeerled. N. 929, note p. 488.

⁵⁾ Soloth. Wehbl. 1823, p. 512 note.

1296 et le 8 Juillet 1297¹⁾. Par conséquent ni son épouse ni sa fille n'ont pu se nommer comtesse de Kybourg en 1275. L'on sait de plus que sa veuve Elisabeth vivait encore le 4 Avril 1301²⁾.

La comtesse Elisabeth de Kybourg, enterrée à Fribourg n'est autre que la veuve, c'est à dire la seconde épouse de Hartman, le jeune, comte de Kybourg, mort le 3 Septembre 1263. En voici la preuve.

Le dernier document que l'on possède d'Elisabeth, veuve de Hartman, le jeune, comte de Kybourg, est un acte par lequel elle confirme une vente qui avait été passée en faveur de la Maison de Buchsée par Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg et son épouse Anne de Kybourg, fille de la même Elisabeth. Cette confirmation est datée de Fribourg, fête de S. Alban 1275³⁾. Nous voyons par là que notre Elisabeth de Kybourg était à Fribourg le 21 Juin 1275, c'est à dire 18 jours avant sa mort arrivée le 9 Juillet suivant. Mais dans un acte daté de Berthoud le 4 Octobre même année, où Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg et son épouse Anne de Kybourg font une renonciation en faveur du couvent de Fraubrunnen, notre comtesse Elisabeth paraît déjà morte. Anne n'y parle de sa mère qu'en ces termes: «de matre nostra Elisabet bonæ memoriæ comitissa de Kiburch.»⁴⁾

Si maintenant l'on compare ces deux documents avec l'épithaphe en question on acquiert la conviction que cette Elisabeth de Kybourg enterrée à Fribourg n'est autre que la veuve de Hartman, le jeune, comte de Kybourg qui à sa mort a laissé une fille unique, Anne de Kybourg depuis épouse d'Eberhard de Habsbourg-Lauffenbourg, et un enfant encore à naître.

On objectera peut-être, que si cette Elisabeth de Kybourg morte le 9 Juillet 1275 est vraiment la veuve de Hartman le jeune, pourquoi leur fille Anne se nomme-t-elle encore dans un acte daté de Berthoud du Septembre suivant «Comitissa junior»?⁵⁾ Cela s'explique assez facilement. Cette expression peut provenir de l'ignorance du notaire qui à ce qu'il paraît, n'aura pas encore su à Berthoud la mort d'Elisabeth arrivée à Fribourg, ou mieux encore de l'habitude que l'on avait de la nommer ainsi comme le prouvent plusieurs actes⁶⁾. D'ailleurs cet acte est le dernier où la comtesse Anne de Kybourg soit nommée comitissa junior, car dans un autre acte également daté de Septembre 1275 cette dénomination ne se retrouve déjà plus⁷⁾.

Notre Elisabeth comtesse de Kybourg enterrée à Fribourg était la fille aînée⁸⁾ de Hugues comte de Châlons mort en 1266 et d'Alix comtesse palatine de Bourgogne depuis épouse de Philippe comte de Savoie morte en 1279⁹⁾.

¹⁾ Zeerled. II, p. 436, note.

²⁾ Soloth. Wchbl. 1826, p. 589.

³⁾ Zeerled. N. 632.

⁴⁾ Zeerled. N. 645.

⁵⁾ Zeerled. N. 642.

⁶⁾ Zeerled. N. 609, 631, 632.

⁷⁾ Zeerled. N. 643.

⁸⁾ Zeerled. N. 373, 430.

⁹⁾ Zeerled. I. p. 272.

Hartman, le jeune, comte de Kybourg, ayant enterré sa première épouse Anne de Rapperswyl à Vettingen le 31 Mai 1253, épousa notre Elisabeth de Châlons par contrat du 27 Janvier 1254, style moderne. Ce contrat de mariage est daté comme suit: *Actum anno Domini millesimo cc^{mo} quinquagesimo tercio, mense Januario, die Martis proxima post festum Conversionis Sancti Pauli*», c'est à dire: l'an du Seigneur 1253, mois de Janvier, le mardi après la fête de la Conversion de S. Paul ¹⁾. Il faut compter l'année ci-dessus selon le style de l'Incarnation qui ne fait commencer l'année qu'à notre 25 Mars. En voici la preuve. Hugues, comte palatin de Bourgogne et son épouse Alix donnèrent l'église de Roth au diocèse de Constance au monastère de Hauterive le 29 Novembre 1253 ²⁾. Or Hartman de Kybourg et son épouse Elisabeth, leurs beaux-fils et fille, déclarèrent le 12 Avril 1261 ³⁾ « que leurs dits parents avaient fait cette donation avant leur mariage. Il est donc évident que le mariage de notre Elisabeth de Châlons-Bourgogne avec Hartman le jeune, comte de Kybourg n'a eu lieu qu'en Janvier 1254 selon notre style moderne. D'ailleurs comment ce comte Hartman aurait-il pu épouser sa seconde femme en Janvier 1253, puisqu'il n'a enterrée la première qu'en Mai 1253?

Ce qui prouve une fois de plus que notre Elisabeth enterrée à Fribourg était réellement la veuve de Hartman, le jeune, comte de Kybourg; c'est qu'après la mort de cette comtesse, il arriva encore ce qui s'était passé après celle du comte son mari, comme nous allons l'indiquer.

Hartman, le jeune, comte de Kybourg étant décédé le 3 Septembre 1263, Fribourg se mit sous la protection du comte Rodolphe de Habsbourg par acte daté du Mercredi après la S. Hilaire 1263 soit du 16 Janvier 1264, style moderne ⁴⁾. La Seigneurie de Fribourg étant de nouveau devenue veuve par la mort de notre Elisabeth, arrivée le 9 Juillet 1275, le dit comte Rodolphe de Habsbourg, depuis Empereur, reprit Fribourg sous sa protection et celle de l'Empire par acte du 20 Juillet suivant ⁵⁾; et Anne fille unique et héritière universelle de la dite Elisabeth étant ainsi devenue Dame de Fribourg confirma avec son mari Eberhard les privilèges de cette dernière ville le 1 Mars 1276, style moderne ⁶⁾.

On demandera sans doute comment il se fait qu'Elisabeth de Kybourg, qui a régné jusqu'aux derniers jours de sa vie, soit nommée sur sa pierre tombale: «Sœur de l'Ordre de Ste. Claire» et représentée habillée ainsi. Pour répondre à cette question on n'a qu'à se rappeler l'usage qu'avaient les nobles du moyen-âge de s'agréger à l'Ordre et de se faire ensevelir sous l'habit religieux des monastères dont ils étaient les fondateurs ou simplement les bienfaiteurs.

Fribourg.

P. NICOLAS RÆDLÉ, Cordelier.

¹⁾ Zeerled. N. 328.

²⁾ Zeerled. N. 322.

³⁾ Zeerled. N. 420.

⁴⁾ Zeerled. N. 451. Recueil dipl. I. N. 15.

⁵⁾ Zeerled. N. 634 Recueil dipl. I. N. 30.

⁶⁾ Zeerled. N. 628. Recueil dipl. I. N. 31.

131. Zur Urkunde Friedrich's II. für Schwyz 1240, Dez.

Schon seit Jahren wollte ich Ihnen eine kleine Notiz für den Anzeiger einsenden, eine Berichtigung des Textes der Urkunde Friedrichs II. für Schwyz vom Dezember 1240. In derselben wird meines Wissens in allen Abdrücken, auch in dem meinigen (Archiv XIII, S. 118), der Name des Kaisers FRIDERICUS geschrieben. Als ich nun vor 3 Jahren dazu kam, das Archiv selbst in Schwyz zu besuchen und das Original dieser Urkunde mit eigenen Augen einzusehen, ergab es sich, dass FRIDRICUS zu schreiben sei. So unbedeutend diese Berichtigung an sich ist, scheint es doch durch das diplomatische Gewissen geboten, der falschen Lesart ein Ende zu machen, zumal in einem so wichtigen und so oft angeführten und abgedruckten Document.

Dr. H. WARTMANN.

132. Zum Regensburger Frieden.

Im Staatsarchiv Zürich hat sich vor einiger Zeit eine Aufzeichnung der *Klagartikel Oesterreich's* gefunden, die in ihrem ganzen Umfange zwar nur Bekanntes wiederholt, aber als urkundliche Stütze für andere Documente und die Chroniken doch als beachtenswerth erscheint. Die Schrift gehört zuverlässig der Mitte des 14. Jahrhunderts an, die Orthographie ist sehr einfach; es lässt sich aber kaum behaupten, dass ein Original vorliege; wahrscheinlicher ist, schon der Sprachform wegen, dass unser Exemplar in Zürich copirt worden sei.

Diz ist daz die von Zürich, von Lutzern vnd die Waltstett | genomen habent dem Hertzogen von Oesterr(ich) in disem chriege. |

Des ersten hant si im genomen die gegent vnd die telre ze | Glarus, vnd hant im ouch da gebrochen die burg Nävells | vnd genomen, waz dazû gehört. So habent ouch die von Glarus | vf der vorge(añten) stetten vnd waltstetten trost vnd hilfe muren | gemacht zwischen iren bergen vnd ir letzinen gevestent vnd | gebuwen, daz si doch vormals verlobt hatten, vnd ez nach der richtung nicht tûn solten etc. |

Item die von Zürich vnd ir eitgenozzen habent ouch dem Hertzog(en) | genomen die Stat Zug, daz Ampt von Aegre, daz Ampt | von Barr vnd alle die lüt vnd güeter, die dazû gehören etc.

Item si hant ouch dem Hertzogen genomen vnd gebrochen die | vesti Habsburg vnd hant sich vnderzogen aller der lüt vnd | güeter, die dazû gehören etc.

Darnach hant si dem Hertzogen genomen mit vestinen, lüten | vnd güetern die von Hünaberg, die sin man vnd dienstman sint, | die si in ir burgrecht vnd eitgenozschaft empfangen hant etc.

Vnd darüber habent die von Zürich vnd von Lutzerren noch die | vzbürger, der si sich nach der richtung sölten abtûn, deren die | von Lutzern sunderlich sider der richtung vil mere hin zû | genommen hant etc.

Item die waltstett sunderlich sint ouch dem Hertzogen von | Oesterr(ich) un-

gehorsam mit allen sinen gerichtten vnd rechten, | vnd habent im vor sin cinse vnd dienste etc.

Item die Eitgenozzen alle gemeinlich hant ouch dem Hertzogen | verbrennet sine chlöster Münster vnd Schennis vnd vil erbrer | kilchen vf dem land vnd sine hüser ze Baden vnd erberi dörfer | vnd hant ouch im vnd sinen dienern andern grozzen vnd | berlichen schaden getan, den man fürbazzter wol ze rede bringen | chan.

STRICKLER.

133. Zwei Schreiben über die Capitulation der Festung Greifensee 1444.

Die Chronikschreiber des 15. und 16. Jahrhunderts bringen über die, der Hinrichtung der zürcherischen Besatzung der Stadt Greifensee vorgegangene Capitulation sehr abweichende Mittheilungen, wie denn gerade auch diese traurige Epoche der Schweizergeschichte je nach dem Standpunkte der Forscher neuerer Zeit ganz verschieden, aber niemals objectiv dargestellt worden ist. Die Verhandlungen des Kriegsgerichtes sind es namentlich, die ganz irrig dargestellt werden. Die Hauptschuld an der Hinrichtung der Besatzung von Greifensee wird allgemein dem Landammann Itel Reding zugelegt. Sonderbarer Weise wird dabei niemals des Votums jener Kriegsgemeinde gedacht, die ganz die gleiche Härte gegen die Besatzung Greifensee's wollte eintreten lassen, wie diejenige, in der Reding seine schroffe Ansicht ausgesprochen haben soll. Denn von einem grossen Kriegsrathe der ganzen Belagerungsarmee kann nicht die Rede sein. Die Truppen eines jeden eidgenössischen Ortes hielten gesonderte Berathungen; die Beschlüsse dieser kantonalen Kriegsräthe wurden dann von den Hauptleuten in einer besondern Versammlung eröffnet. Aus zwei Schreiben der luzernerischen Hauptleute vom 26. und 27. Mai 1444 geht klar hervor, dass die allgemeine Stimmung im Belagerungsheere eine solche war, dass die zürcherische Besatzung von Greifensee auch ohne das Auftreten Redings schwerlich auf Gnade hoffen durfte. Aus einem dieser Schreiben geht aber auch ebenso unzweifelhaft hervor, dass Hans von Landenberg weit mehr auf seine eigene Rettung bedacht war, als man nach den Berichten der Chronikschreiber glauben sollte. Der Antrag auf Hinrichtung der Besatzung wurde selbst gegen die Beschlüsse des schwyzerischen Kriegsrathes durchgesetzt.

Das eine dieser Schreiben, das eine Anzahl anderer, hier nicht zu berührender Punkte enthält, geben wir im Auszuge, das andere hingegen, das nur mit den Unterhandlungen über die Capitulation sich befasst, vollständig.

I.

« Rudolff Bramberg Höptman der venr Ret vnd Hundert von Lucern als wir ze feld ligen » schreiben 1444 3^a post exaudi « Den fürsichtigen wisen dem Schultheisen vnd Rat zu Lucern vnsern gnedigen lieben Herren » « Item von des schlossz wegen ist Rudolff Bramberg, ietz vnser Höptman, hinab zu dem hus gekert vnd

das beschowet vnd hat vns geseit, wie das vnser knecht von den eidgnossen habent gegraben durch den jnen zwingolff vnd sient an zweien enden komen an die rechten muren, das wir getruwen, das si hinfür sicher werken mögent an die schirm vnd das das hus mit gotz hilff söll schier erobret werden. Die vyend in dem hus hand ouch necht mit den vnsern gerett vnd dunkt vns si begertent villicht gnaden. Aber das semlichs fürgang gwünne, das versehen wir vns nit.

II.

Den fürsichtigen wisen dem Schultheisen vnd Rat zu Lucern vnsern gnedigen lieben Herren.

Vnser früntlich willig dienst allzit vor, gnedigen lieben Herren. Wir tund üch ze wüssen, das vff gester die vyend vff dem hus begertend mit den eidgnossen ze reden, das man si vffneme. Also wurden die eidgnossen ze rat, das das yederman an sin gemeind bringen sölte. Also hand ouch alle eidgnossen jr gemeinden gehept jeklichs ort jn sunders, vnd ist in vnser gemeind das mer worden, das man das huss, lüt vnd gut verbrönnen sölle ob wirs erobern mögen vnd man si weder vff gnad noch vngnad vffnemen sölt, vnd was vnserer gemeind vrsach, wen wir vernd Regensperg gewunne vnd Grüningen, daruss vns wenig gieng. Also, do yederman sin gemeinden gehept hatt, do kamen der eidgnossen Houptlüt, die denn nuzemal im feld sint, zesamen vnd lagen die von Switz ouch vast vff der meynung als ouch wir, vmb des willen das es wyt jn den landen erschalle vnd vnser vyent dester erschrockner wurdent. Ye doch ward von allen örtern das mer, das man mit Inen vff dem huss reden solte, wer sach, das si sich vffgeben wölten für verzalt tot lüt an das swert vff der eidgnossen vngnad an alle gnad, so wölt man si also heruss nemen vnd nit anders. Das ward ouch also mit Inen gerett. Also antwort der Houptman Hans von Landenberg für sich selbs vnd batt die eidgnossen, das sie als wol teten vnd Jnn vffnemen vff gnad, So wölten er vnd all uon Landenberg sich verpünden zu den eidgnossen niemer me wider si ze tund. Möcht aber das nit sin, das man denn si alle vff vngnad vffneme vnd man si viij tag liesse leben, das si gebichten, gebussen vnd gerüwen möchten. Möchte das ouch nit sin, So wölten si e jm huss sterben. Also schieden die Houptlüt von Jnen vnd hend Jnen noch kein antwort geben, vnd werkent vnser knecht nützit dester minder. Was nu ander eidgnossen fürer tund, wellen wir ouch tun vnd was vns fürer begegnet, wellen wir üch wüssen lassen etc. Manu pro sigillo. Datum 4^a post exaudi. Anno xliiii^o.

Rudolff Bramberg Houptman der venr Ret
vnd Hundert von Lucern, als wir zu feld ligen.

Am nämlichen Tage kapitulierte die Stadt Greifensee. Dass andere Bedingungen gestellt worden wären, als die in diesem Schreiben bezeichneten, ist durchaus nicht anzunehmen. Am 28. Mai wurde die Besatzung hingerichtet nach einem Beschluss der Kriegsräthe der Stände Bern, Solothurn, Uri, Unterwalden, Zug und Glarus, der in der Abstimmung die Majorität erhalten hatte gegenüber einem Beschlusse der Kriegsräthe von Luzern und Schwyz, der dahin ging, die Stadt

mit der ganzen Mannschaft zu verbrennen. Von Reding's Grausamkeit sprechen nur zürcherische Quellen, die hier höchst unzuverlässig sind.

TH. V. LIEBENAU.

134. Ueber die Entstehungszeit des Landbuches von Uri.

Blumer (Rechtsgeschichte der schweizer. Demokratien II, 1, 375) und Ott (Zeitschrift für schweizer. Recht, XI. Bd., Rechtsquellen 5 f.) setzen die Entstehung, resp. Abfassung des Landbuches von Uri ins Jahr 1608. Allein diese Angabe ist nur in sofern richtig, wenn damit nicht eine weit ältere, leider verlorne Redaktion desselben ausgeschlossen sein soll. Dass um das Jahr 1608 das bis jetzt bekannte älteste Landbuch neu umgearbeitet wurde und zwar auf Grundlage eines weit ältern Landbuches, ist höchst wahrscheinlich; namentlich müssen bei diesem Anlasse die Bussengelder erhöht worden sein.

Die einzige Kunde von dem Vorhandensein eines ältern Landbuches entnehmen wir einer nach dem Jahre 1672 gefertigten Copie des Landbuches, dem nicht nur das Eidbuch, sondern auch «Meiner Gnädigen Herren hausshaltung, so anno 1665 gemacht», beigefügt ist. Dieses Mss. wurde neulich für das Staatsarchiv in Luzern erworben.

In diesem Eidbuche findet sich u. A. «der Eidt der Landtschaft Lifenen dem Land Vri 1466», zum Schlusse desselben heisst es: Aufgezogen auss Meiner Herrn Landtbuech durch Amandum von Niderhofen, Landtschreiber zu Vri den 5. 7^{bris} 1532».

Eine weitere Eigenthümlichkeit dieser Copie besteht darin, dass dieses Landbuch eine Vorrede besitzt, die also lautet:

Vorredt in diss Landbuch.

In dem Namen der hochgelobten vnzertheilten dreifeltigkeit Gott dess vatterss vnd dess Sohness vnd dess hl. Geistss Amen. Wan menschen Sinn blöd vnd zergänglich leüten ist, dass man der ding vnd der sachen, so den leüten zugemacht wirdt, zu friden vnd ruelh dienen möchtendt, vileicht vnd bald vergriffen vmb desswillen ist nütz- vnd nothdürftig, sumlichs der gschriftlichen wahrheit zu befählen. Darumb so künden wir der Landtamman, die Landtleüth vnd die gantz gmeindt dess landss zu Vry, damit wir fürkommen künftigem schaden, ouch zu beschirmung vnserer landen vnd dass wir desto bass beim friden vnd rechten bleiben mögen, beschirmen reich vnd arm, wittwen vnd weisen, dass sie bey ruhe vnd bei friden bleiben mögen, so haben auf vnss sälbsten gesetzt diss nachgeschribne einig capittel.

Das Jahr 1466, in welchem der Eid für Lifenen festgesetzt wurde, dürfte zugleich die Entstehungszeit des Landbuches bezeichnen.

TH. V. LIEBENAU.

135. Schreiben Heinrich's VIII. von England an Cardinal M. Schinner, 1516, März 18.

(Mitgetheilt von Herrn LEON DE RIEDMATTEN in Sitten.)

Henricus Dei Gracia Rex Angliæ et Franc. ac Dominus Hiberniæ, R^{mo} in Christo patri Domino Matthæo Mis. Di. Tit. S^{ae}. Potentianæ S. Rom. Eccles. Presbytero Cardinali Sedunensi Amico nostro Charissimo Salutem. Rettulit nobis R^{mus} Dom. Cardinalis Eboracensis quæcunque venerabilis vir Dominus Melchior Langus vestræ Rev^{mae} D. Nuncius nobis gratissimus sibi verbotenus exposuit, tum Instructiones eidem D. Melchiori a vestra Red^{ma} D. commissas et datas nobis perlegit, ex quibus omnibus admirationem simul et voluptatem summam percepimus, quum enim imperfectum nostrum respicimus, magnopere miramur quo pacto fiat, ut sacratissima Cesarea Maiestas tanto amore, ac verius pietate nos prosequatur, et tam egregie de nobis sentiat, ut si nos genuisset, nec magis nos amare, nec melius de nobis sentire ullo modo valeret, nam ultro et sua sponte ea nobis offert, quæ vel summa merita excedant, et propriis filiis a patre etiam benignissimo optanda potius quam ullo iure exigenda sint. Quo cum incredibili voluptate perfundimur non tam ex ipsis rebus, quæ sunt maximæ et votis omnibus expectandæ, quam ex hoc plusquam paterno eiusdem Cesareæ Majestatis erga nos studio, quod vestra Rev^{ma} D. nobis, prout accepit, mirificæ benivolentiæ ardore suis Instructionibus declaravit, et demonstravit, quomodo fiat istud, idque nobis persuasit a Deo esse, et Rev^{mus} D. Eboracensis nobis ostendit plurimos optimosque Imperatores sibi filios in Imperio adoptasse, felicioresque Romano Imperio fuisse adoptiones quam successiones. Agimus igitur omnipotenti Deo honorum omnium Authori quantas toto corde atque animo possumus gratias, quod tantam Ces. Maiestati benivolentiam et charitatem erga nos iniecerit, quodque vestram Rev^{mam} D. nostri tam studiosam cupidamque effecerit. Agimus eidem Sacratissimæ Ces. Maiestati immensas gratias et per vestram Rev^{mam} D. etiam atque etiam nostro nomine agi cupimus, quod huiusmodi singulari amore, tamque excelso honore nos dignos iudicet, tamque unice in nos sit affecta. Nos vero contra quæ nostra sint merita ac vires metientes re tanta plane indignos judicamus, et tantummodo studemus, ut Republicæ christianæ statum coercitis atque attritis his qui eius tyrannidem affectant, in tutum ac tranquillum portum reducamus. Sed de his omnibus quantum ad vestræ R^{mae} D. Instructiones pertinebit R^{mus} D. Cardinalis Eboracensis sua ipsius manu, ut res in illis contentæ quam secretissime habeantur, nostro nomine abunde respondebit. Cui ut vestra R^{ma} D. fidem omnimodam habeat, petere opus non esse putamus, quando satis scire vos arbitremur eundem R^{mus} D. Eboracensem nostræ animæ portionem esse, sicuti vestra R^{ma} D. iam facta et ipsa est, eodem enim loco ipsam habemus, quo eundem R^{mus} D. Eboracensem, unaque profecto ratione utrumque amamus, in utroque confidimus, utroque utimur, et utemur. Ideoque vestra R^{ma} D. erit nobis D. Cardinalis Eboracensis apud sacratissimam Cesaream Maiestatem et nos eam fiduciam de vestra R^{ma} D^{ae} in his, quæ apud eandem Maiestatem nobis accident, tractandaque evenerint habebimus, quam in ipso R^{mo} D^o Eboracensi, nec minus fidenter omnia nostra tam gravia quam levia qualiacunque nobis occurre-

rint vestræ R^{mæ} D. committemus, quam eidem R^{mæ} D. Eboracensi, et consimili curæ vestræ R^{mæ} D. dignitati, honori atque amplitudini studebimus, ac illius. Quippe vestra adversum nos benivolentia quicquam nec flagrantius, neque officiosius a fratre nostro Germano possemus expectare. Proinde maximas vobis gratias habemus, et persuasum vobis esse volumus nos vestræ R^{mæ} D. amorem eiusque in nos officia pari affectu ac gratitudine equaturos si non superaturos, et feliciter valete. Ex palatio nostro Grenwici die XVIII Martii M. D. XVI.

Vre bon amy
Henry

And. Ammonius.

Reverendissimo in Christo patri Domino Matthæo Mis. Di. Tit. S. Potentianæ S. R. E. Presbytero Cardinali Sedunensi Amico nostro Carissimo.

136. Grabschrift der Königin Bertha aus Payerne in einer Abschrift des XVI. Jahrhunderts.

Auf der zweiten Seite des Vorsetzblattes und theilweise auf dem untern Rande der ersten Druckseite eines der hiesigen Stiftsbibliothek angehörigen alten Breviers findet sich folgende Aufzeichnung von der Hand des durch seine vielfältige rege Thätigkeit bekannten Propstes des St. Ursenstiftes in Solothurn, Bartholomäus v. Spiegelberg († 1541)¹⁾. Leider ist gegenwärtig von dem vordern Rande des Vorsetzblattes ein grösseres Stück abgerissen, mit welchem von mehreren Linien die ersten, indess leicht zu ergänzenden und im Abdruck durch Cursivschrift angedeuteten Buchstaben, von sieben Linien hingegen (V. 22—28) je die erste Hälfte verloren giengen.

Anno 1519 Dominica palmarum ego Bartholomæus reperi hoc epithaphium iuxta sepulchrum nobilis regine Berthe in Paterniaco in monasterio ordinis S. Benedicti in sinistra parte chori in hac litterarum forma, quamuis plerisque locis inepta.

Nobilis hic fultum regine nosce sepultum
Corpus qui multum saxo specus ibi sculptum
In petra saphiri bene debuit hec sepeliri
Thureque suphiri mirans et arte poliri

5. Regia maiestas fuit ei et alta potestas
Excedens est has res eius mentes honestas
Berta uocabatur per quam domus ista patratur
Qua dominabatur burgundia terra uocatur
Claustrum fundavit hoc prorsus et edificavit

¹⁾ Von Spiegelberg stammt u. A. auch die Abschrift des alten «Officium S. Ursi», aus dem oben S. 135 eine Stelle mitgetheilt und besprochen wurde. Wir bemerken bei diesem Anlasse nachträglich, dass eine noch ältere Abschrift des Officiums aus dem 15. Jahrh., welche sich seither gefunden hat, die auf S. 138 mitgetheilte Stelle ebenfalls wörtlich enthält.

10. Rerum dotauit dicione Deoque dicauit
 Virginis et proprie dedit hec in honore Marie
 Deinde Johannis auis et tibi lator Petre clauis
 Mauriciiue ducis eius simul et sociorum
 Ipsa monasterium fecit statuens ibi diuinum
15. Fiat ut officium cui dedit allodium
 Instituitque chorum vel conuentum monachorum
 Maiolus quorum fuit abbas et via morum
 Et sunt astricti norma sancti Benedicti
 Et nigri dicti vel ut ordo requirit amicti.
20. Limpharumque datus fuit his omnino meatus
 . . . natus ad apros auiumque volatus
 . . . et rura dedit his et cetera plura
 laudante sua genitura
 tum Cristi nouies bene centum
25. monachis fuit hoc tenamentum
 Cûnradius rex alemanis
 e viginti quatuor annis
 ordo fauore tenaci
 Et bene veraci jura paterniaci.
30. Huic regum domine te personis rogo trine
 Ut des regine Berte regnum sine fine
 Hoc chorus implorat monachorum semper et orat
 Bertam commemorat cristo seruire laborat.
 Hec metra berta tibi P. prior burgundie scribi
35. Procurauit ibi gracia magna sibi. Amen.

Es bedarf nur weniger Bemerkungen, um den Werth dieser Aufzeichnung anzudeuten. Bekanntlich ist die Frage nach der Grabstätte der in gesegnetem Andenken stehenden hochburgundischen Königin Bertha keineswegs mit voller Bestimmtheit beantwortet. Allerdings nennt Odilo ausdrücklich Payerne als solche (Vita Adalh.: Mon. Germ. Hist. Scr. IV p. 641 u. f.), allein der Umstand, dass keine andern seine Angabe bestätigenden Zeugnisse sich fanden, während anderseits im Laufe der beiden letzten Jahrhunderte in Payerne selbst jegliche Spur des königlichen Grabes sich verlor (vgl. Leu, Lexicon XIV S. 412), gab zu vielfachem Zweifel Veranlassung, welchen selbst der bekannte Fund von 1817 nicht gänzlich zu heben vermochte (vgl. Wurstemberger, Alte Landsch. Bern II S. 81 u. Note 66 ebend.). Eine nicht zu unterschätzende Bestätigung gewinnt nun Odilo's Nachricht durch die oben mitgetheilte Aufzeichnung v. Spiegelberg's. Ihr zu Folge befand sich noch im Jahre 1519 das Grab Bertha's in der Klosterkirche zu Payerne an ausgezeichneter, der königlichen Würde entsprechender Stelle im Chore. Sie hat uns auch, allerdings in nicht genauer Abschrift ¹⁾, die Inschrift erhalten, welche

¹⁾ Vgl. z. B. V. 6 mentes f. mentis; V. 11, vor oder nach welchem ein ganzer Vers ausgefallen zu sein scheint, da sonst durch das ganze Epitaph sich stets zwei Verse mit vier gleichen Reimen folgen; V. 14, welchem der erforderliche Endreim auf *is* fehlt.

damals das Grab schmückte und die, soweit unsere Kenntniss reicht, bisher unbekannt geblieben und gegenwärtig wohl lange schon gänzlich verschwunden ist. Offenbar stammt diese Inschrift aus einer viel frühern Zeit, wie ihre Form, ihr Inhalt und eine Vergleichung derselben mit den im Cartular laus. (M. D. R. IX) mitgetheilten Grabschrift lausannischer Bischöfe zeigen ¹⁾. Mit Sicherheit lässt sich ihr Alter und damit ihr voller Werth wohl kaum bestimmen. Als deren Stifter nennt sich im letzten Verse «P. prior Burgundiæ», allein schon die Bedeutung des Titels «prior Burg.» vermögen wir nicht mit Bestimmtheit festzustellen. Es scheint sich derselbe weder in den Urkunden der westlichen Schweiz, noch in den historischen Denkmälern des Cluniacenserordens zu finden. Eine sehr ansprechende Vermuthung verdanken wir der Gefälligkeit des Hrn. Théophil Dufour aus Genf, gegenwärtig in Paris, der in einem von Hrn. Prof. Ch. Le Fort in Genf uns gütigst mitgetheilten Briefe sich folgendermassen ausspricht:

«Dans le vers: «*Hee metra Berta tibi P. prior burgundie scribi*» Burgundia ne peut être pris dans le sens d'État ou royaume de Bourgogne. Il ne me paraît pas possible qu'il y ait eu un *prieur* de Bourgogne, comme il y avait un chancelier ou un comte de palais. C'est plutôt le prieur d'un prieuré appelé Burgundia. Reste à trouver celui-ci.

«Je lis dans le Cart. de Savigny de M. Bernard p. 1089 cette note: «*Burgundionensis vicaria* (dans le *pagus* de Mâcon) est mentionné dans une charte de Cluny de l'an 949 que cy place *villa de Bellomonte, cum capella sancti Eutropii*. Le chef-lieu de cette *vicaria* était peut-être *Bourgogne*, commune de St. Point (c^m. de Tramayes, arr. de Mâcon, Saône et Loire), à l'ouest duquel on trouve un hameau appelé *le Mont*. Il y a aussi un Bourgogne dans la commune de Bourgoilan (même canton). Il faudrait maintenant savoir s'il y avait un prieuré dans l'un de ces deux Bourgognes». Ueber den letztern Punkt konnte Herr Dufour sich bisher noch keine bestimmte Auskunft verschaffen.

Dieser Vermuthung des Hrn. Th. Dufour, die wir in ihrem unstreitigen Werthe nicht im Geringsten beeinträchtigen möchten, erlauben wir uns, eine zweite anzureihen, welche sich uns bei wiederholter Ueberlegung des fraglichen Ausdrucks und Besprechung desselben mit verschiedenen Geschichtskundigen ergeben hat. — Wir dürfen als bekannt voraussetzen, dass das gesammte Ordensgebiet der Cluniacenser in acht verschiedene Provinzen eingetheilt war, deren eine als *provincia Burgundiæ* die in den burgundischen Gegenden gelegenen Cluniacenserpriorate umfasste (Mülinen, Helv. s. I p. XIV). Jede dieser Provinzen stand wol unmittelbar unter der Leitung und Aufsicht eines eigenen Obern, der seinerseits dem Abte v. Cluny als dem Haupte der gesammten Congregation verantwortlich war, wie denn analoge Einrichtungen in verschiedenen kirchlichen Orden bestanden und zum Theile heute noch bestehen. Sollte nun in dem «prior Burgundiæ» nicht ein solcher Vorsteher der *burgundischen* Cluniacenserprovinz erkannt werden dürfen? Da es ferner nicht unmöglich ist, dass, wenn eine solche Würde wirklich bestand, dieselbe jeweilen dem Prior irgend eines Ordens-

¹⁾ Vgl. auch Wurstemberger, Alte Landschaft Bern I SS. 155 n. 4, 282 n., 320 n.

hauses übertragen wurde, so möchte vielleicht der als Stifter unserer Grabschrift genannte P. prior Burg. unter den Vorstehern des Priorates Payerne zu suchen sein. In dieser Vermuthung muss uns die Bemerkung bestärken, dass in dem ganzen Epitaph lediglich nur die Verdienste Bertha's um Payerne betont werden und zwar, wie sich nicht verkennen lässt, in auffallendem Anschluss an die beiden bekannten Payerne betreffenden Urkunden von 962, April 1 und 962 (961) April 8 (Schweizer. Urkunden-Register n. 1062 und 1063). Es wäre diess wol kaum in dieser Weise geschehen, wenn der Stifter der Inschrift einem andern Priorate angehört hätte, wenn er nicht vielmehr in engern persönlichen Beziehungen zu Payerne gestanden wäre. Mit dieser Annahme, deren Schwierigkeit wir nicht verkennen und welche wir bereitwilligst competentem Urtheil unterstellen, ist nun freilich die Frage nach der Entstehungszeit der oben mitgetheilten Grabschrift immer noch eine ungelöste. Halten wir es auch für möglich, dass der «P. prior B.» unter den Priestern von Payerne zu suchen sei, so würden, da die Inschrift selbst wol kaum erst aus dem 15. Jahrhundert herrührt, der Zeit nach folgende drei Vorsteher des Priorates Payerne in Betracht kommen: Petrus, der 1173—1178, Petrus, der 1295—1302, und endlich Petrus Mistralis, der 1342—1354 erscheint (v. Mülinen, Helv. s. I p. 137).

Müssen wir demnach auch darauf verzichten, das Alter der Grabschrift Bertha's zu bestimmen, so dürfen wir doch immerhin in ihr eine aus ziemlich früher Zeit stammende Bestätigung der bisher vereinzelt dastehenden Angabe Odilo's begrüßen, dass die hochburgundische Königin in Payerne ihre letzte Ruhestätte gefunden.

Eine weitere Frage, zu welcher die Notiz des Propstes B. von Spiegelberg Veranlassung gibt, betrifft das Verhältniss seiner Nachricht über den *Platz* in der Kirche, an dem im Jahre 1519 die Grabstätte Bertha's sich befand, zu der Tradition, dass die Königin unter dem St. Michaelsthurme ruhe, und zu dem an dieser Stelle i. J. 1817 gemachten Funde ¹⁾. Wir müssen die Erörterung dieser Frage den kundigen Forschern der romanischen Schweiz überlassen. Jedenfalls steht die Angabe in unserer Mittheilung in keinem absoluten Widerspruche zu der angeführten Tradition, und vielleicht gelingt es doch, irgendwo Kunde aufzufinden von einer Translation der Gebeine Bertha's von ihrer ursprünglichen Ruhestätte an jene Stelle, wo sie 300 Jahre nach dem Besuche Spiegelberg's in Payerne wieder zum Vorschein gekommen sind.

TR. PROBST.

137. Eine chronologische Berichtigung zu Valentin Tschudi's Glarner-Chronik.

(Nachtrag zum Archiv für Schweizergeschichte IX. 332—447.)

In dem Abdrucke der im Titel genannten Chronik im neunten Bande des Archives, auf Seite 341, die zum Jahr 1525 gehören soll, findet sich die Nach-

¹⁾ Vulliemain, La reine Berthe p. 13: On savait *par la tradition*, que les restes de la reine Berthe reposaient à Payerne, dans le temple de l'abbaye, sous le tour de St. Michel, peristyle de l'antique église.

richt, dass eine Botschaft der VII altgläubigen Orte am Dienstag in den Pfingstfeiertagen, «was der XI. tag Brachmonat», vor der Landsgemeinde erschienen sei, um in Sachen des Glaubens zu handeln etc. Diese Stelle enthält einen Verstoss, der einer genauen Beleuchtung bedarf, und ich behaupte nun gleich anfangs, dass der ganze Text von S. 340 unten bis 343 Mitte, in das Jahr 1527 zu versetzen und überhaupt für S. 340—351 eine andere Anordnung auszumitteln sei.

Meine Gründe sind kurz gefasst folgende:

1. Im Jahr 1525 war der Pfingstdienstag nicht der 11. Juni, sondern der 6. Dass hier nicht etwa nur eine unstatthafte Uebersetzung stattgefunden, ergibt sich aus dem Uebrigen.

2. Die allgemeinen Verhältnisse jener Zeit und das vollständige Schweigen der gleichzeitigen Abschiede und Correspondenzen stimmen damit überein. Im Mai und Juni 1525 waren die Eidgenossen überreichlich mit der Stillung der Bauernbewegung beschäftigt, wie die vorhandenen Acten zur Evidenz erweisen, und dazu kommt, dass in Glarus damals die neue Lehre kaum so viel Anhang gewonnen hatte, dass eine so eindringliche Ermahnung, bei dem hergebrachten Glauben zu bleiben, als nöthig erscheinen konnte.

3. Der Abschied vom 15. Juli 1526 wird in den noch erhaltenen Abschriften ausdrücklich als die erste Zusage der Glarner bezeichnet.

4. Der ganze Zusammenhang des Textes weist auf das Jahr 1527 hin; denn der vorausgehende Passus erzählt die bekannte Eroberung Roms durch ein kaiserliches Heer (6. Mai), und der zweitfolgende Abschnitt nimmt auf dieses Ereigniss Bezug; sodann deutet der nächste auf einen Unfall schweizerischer Söldner hin, über welchen, wenn ich mich nicht vollständig täusche, der hier folgende, noch nirgends gedruckte Act den wünschbar zutreffendsten Aufschluss gibt:

1527, 9. August, 3 U. Nachm. Bern an seine Hauptleute im Feld. «Als dann die Hispanier ein schloss, so des castellan von Muss bruoder inhat, mit heeres kraft beläget und dermassen genötigot, (dass) wo im und den sinen nit entschüttung zuokommen, wären si geursachet worden, das schloss den fyenden ufzugeben; demselben vorzusind, hat der genampt Chastellan von Muss an unsern lieben Eidgnossen und pundgnossen von Ure, Schwiz, Glaris und dem grawen Pund vermögen, dass si mit einer erbern zal der iren ufbrochen und das vermeldt schloss entschüttet und die fyend von demselben abzogen. Nun waren aber die genampten unser lieben Eidgnossen und Pundgnossen durch den vermeldten chastellan bericht worden, wie si etwas verständnuss mit etlichen Meiländern hatten, dass si zu Meiland ingelassen worden, desshalb si gegen Meiland zu verruckt, und sind die genampten unser lieb Eidgnossen und pundgnossen von Ure und Graubünden, uf dry tusend man stark, in ein dorf Cara genampt gezogen, daselbs si nun guter dinge und ane sorg gewesen, als dann leider jetz unser bruch und gewonheit worden. Nun ist aber in sölichem des Keisers hauptman Antoni de Leve mit sinem züg von Marian ufgebrochen und gegen Cara zuo gezogen, und die sinen all mit wyssen hemdern und huben über den harnesch bekleidet und ir anschlag gesin, die vermeldten unser lieb Eidgnossen und pundgnossen zu Cara zu mitternacht anzugreifen. Also hand si sich dannocht gesumt, dass si erst gegen tag gan

Cara komen, (und) hand die vermeldten unser l. E. u. P. kein wacht gehebt, und als sy der fyenden innen worden, für das dorf in ein hole gassen geluffen; da sind si zu den beiden siten hinden und vor angriffen und gar nach all erschlagen bis uff die zweihundert. Aber u. E. von Schwiz und Glaris sind nit bi inen gesin, sunder uf anderthalbe mil hinder inen gelegen. Diss alles wir üch guoter meinung verkünden, wiewol wir üch lieber das widerspil wöllten schriben. Die-wil und aber sölicher unfall uss unbehuotsame komen und entsprungen, und wir daby vernemen, dass die knecht under üch mit sufен und trinken sich unordentlich halten, und so si wachen söllten, dass si dafür schlafen, haben wir sölichen unfall üch nit können verhalten. Desshalb ist an üch unser vätterliche ermanung, ir wöllend des ersten gott den allmächtigen vor ougen haben und demnach üwer wacht also zuo ordnen und zuo halten, damit üch sölicher schad nit zuostande, daby ouch den gemeinen knecht von dem schandlichen schweren zuotrinken und sufен abwysen; dann wo sölich und derglichen laster in einem heer und züg überhand nimpt, ist sich wenig glücks und heils zuo verseeen; dem wöllend vorsin und das wesen üwer und unserer altvordern annemen, (so) sind wir guoter hoffnung, der allmächtig gott werde üch glück und heil geben.»

St.-A. Bern: Teutsche Miss. Q. 235, 236 a.

5. Auch die ersten zwei Abschnitte von S. 343 müssen zu 1527 gehören.

6. Der dritte und der vierte mögen dagegen zu 1525 zu ziehen sein, worüber sich wegen gänzlichen Mangels an entsprechenden Aufzeichnungen nichts Sicheres behaupten lässt.

7. Mit dem fünften beginnt das Jahr 1526 und zwar den Acten conform; das Folgende, bis S. 350 oben, ist in gehöriger Ordnung.

8. Hierauf erst kommt der Anfang von 1527; auf S. 351 Mitte findet sich dann eine Lücke, die sich leicht erkennen lässt; denn der Absatz «wyter eins so schweren zugs» etc. passt zu dem Vorausgehenden nicht; ordnen wir aber hier die oben besprochenen Abschnitte ein, so erhalten wir einen ganz genügenden Zusammenhang.

9. Sodann wäre, wenn dies alles nicht beweiskräftig sein sollte, die Frage zu stellen, ob Tschudi die reichlich beglaubigte Verhandlung vom 11. Juni 1527 nur so flüchtig erwähnt haben könnte, wie es auf S. 351 geschieht?

10. Indem ich für Weiteres auf die bereits gedruckten Abschiede aus dieser Zeit verweise, ist nur noch eine rein nebensächliche Schwierigkeit zu berühren: wie sich denn eine solche Verwirrung erklären lassen möchte? Meine Antwort ist, weil andere Momente fehlen, die: Es ist kein Original, sondern nur noch eine modernisirte und keineswegs sorgfältige Copie vorhanden, nach welcher der Abdruck sich zu richten hatte; gesetzt nun, dass das fragliche Versehen nicht durch den Zustand des Originals veranlasst worden, so ist die Versetzung eines Bogens oder eines Heftes bei einem bedeutend spätern und vermuthlich nur dürftig gebildeten Abschreiber oder endlich bei dem Buchbinder sehr wohl denkbar, wie die tägliche Erfahrung beweist. Dass aber diese Versetzung bei der Edition der Chronik nicht beachtet wurde, lässt sich aus mehreren Umständen genügend er-

klären. Jede Leistung ist von Bedingungen abhängig, die ausser der Machtsphäre des Einzelnen liegen ¹⁾.

Zürich, 26. Mai 1873.

JOH. STRICKLER.

138. Brief des spanischen Gesandten Beretti-Landi an J. Chr. Iselin.

Der unten folgende Brief des spanischen Gesandten Beretti-Landi an J. Chr. Iseli, den Herausgeber des Lexicon, findet sich in Abschrift am Ende eines reichhaltigen Bandes über die Geschichte des zweiten Villmergerkrieges; in demselben sind eine Menge damaliger Flugschriften, dann aber auch Originalbriefe eines jungen Baslers enthalten, der in einem der angesehensten Berner Patricierhäuser als Erzieher sich befand und täglich alles, was er erfuhr, an seinen Stiefvater, den Conrector Paravicini (den Stammvater des jetzt noch blühenden Geschlechtes), schrieb.

Basel.

Dr. REMIGIUS MEYER.

Epistola legati Hispanici Dni Beretti-Landi ad clariss. Dn. D. Iselium.

à Lucerne ce 31 Aoust 1712.

Monsieur,

Je ne sçaurait vous dire, à quel point vous m'avez fait plaisir par votre obligeante et sçavante Lettre en date du 20 Aoust, que j'ai lû et relû toujours avec l'attention qui mérite tout ce qui part de vôtre plume. Vous y avés adjouté après une excellante *pièce* ²⁾ que je lirai dans la litière me transferant à Soleure, puisque il me reste peu de temps et presque rien de m'ocuper à une si belle lecture, les trois iours encore que je serai à Lucerne, aiant un infinité des lettres à expédier, et des complimens et des visite à essayer sans nombre. Je fus lundy passé à laudiance de ces Messieurs pour prononcer le discours que jay adressé à tout le Corps des Catholiques, et que je prends la liberté de mettre sous vôtre correction; s'il y a quelque chose de bon, et qui me donne de la vanité, c'est quen plusieurs endroits jay dit dans mon discours aux Catholiques ce que vous dites à moy dans vôtre lettre. Je suis consolé, que nos pensées se soient si heureusement rencontrées.

Il est vray, Monsieur, que jay travaillé tant que iay pû pour empêcher la guerre. Il est encore vray, que la guerre étant alumée, je fis tout le possible pour faire faire la paix. Il est très constant aussi, que iay été au desespoir lorsque cette paix étant signée, ie vis Messieurs de Lucerne forcées très cruellement par

¹⁾ Beiläufig bemerke ich, dass der Herausgeber der Chronik, Hr. Dr. J. J. Blumer, schon vor mehreren Monaten die wesentlichen Argumente obiger Notiz gebilligt hat, und dass diese Berichtigung auch in Bd. XVIII des «Archivs» für Schweizergeschichte abgedruckt ist.

²⁾ Oratio conservandæ memoriæ Joh. Rud. Wetstenii Prof. Novi Test. Basil. recitata a Chr. Iselio. Basil. 1712. 4^o.

des Paysans barbares à reprendre les armes quoy qu'ils eussent fait un traité solennelle et qu'ils eut été juré comme par les Scythes par le Vent et par le Sabre, qu'il serait sacré et inviolable. Il aurait fallu, qu'il y fut un Homme icy d'autre poid et talent que moy : *Peritus inveniendi viam etiam in rebus desperatissimis* pour trouver d'abord un remède à un inconvenient si horrible, mais le Nonce, les Prêtres et les Moines se servant d'une cause spécieuse pour quelques jours furent les Maîtres. Le complot était arrivé iusques au point, que si les Catholiques gaignoit la bataille, ils voulurent entrer à Lucerne et égorger le Magistrat, les Bourgeois et tout le monde Vous vous saisissez d'horreur, apprenant que la vie de l'ambassadeur d'Espagne n'auroit pas été en sûreté non plus. Que faire ? Parler de droit des gens à des Paysans, c'est les conduire dans un nouveau monde ; ils ne savent ce que c'est, hommes de figure, bêtes de jugement.

« *Quam multæ pecudes humano in corpore vivunt.* »

Ce serait au Pape de châtier bien ces séducteurs des peuples et nous avons écrit à Rome très fortement. Je suis Catholique et je vénère le chef visible de notre Eglise ; mais je connais du même temps les difficultez qu'il a de porter un si grand fardeau à la tête de tant des gens qui se servent de la Religion pour tromper tout le Monde. Je me souvient, lorsque je fais reflexion au Pape à ces mots d'Eschile dans le Prometheus, qu'on luy pourrait appliquer.

« *Cœli et terræ columnam humeris sustinens*

Onus difficulter portabile »

Le Nonce a fait des choses qui mériteroient une punition exemplaire. Connaissant l'inégalité des forces, les périls de la Catholicité, en ayant été adverti par moy, il continua toujours ses violences pour deux raisons : l'une de plaire à Vienne, qui voudroit voir toute la Suisse abymée ; l'autre s'imaginant qu'il passerait à Rome pour un Prélat d'un tel zèle qu'on lui enverrait d'abord un chapeau de Cardinal. Pour duper les Populaces il n'y a sortes de promesses qu'il n'y ait faites et des promesses vagues chimériques, impossibles. Vous vous souviendrez Monsieur le Cuisinier dans Plaute, qui promet à un valet parasite, des ragouts dont on n'avoit jamais entendu parler in arte Coquinaria à fin que la nouveauté des mets augmentoit l'appétit de son homme.

« *Nam ego Cicilendrum quando in patina scindidi*

« *Aut Polindrum aut Mæcidem aut sane Captidem.* »

Voilà les morceaux dont le Parasite devait goûter, à peu près si inconnus, que le secours que le Nonce faisait espérer aux Catholiques. Il aurait mérité la réponse que le Parasite donna au cuisinier trompeur

..... at te Jupiter

« *Diique omnes perdant*

« *Cum condimentis tuis*

« *Cumque tuis omnibus istis mendaciis.*

Ses cohortes et ses phalanges des Prêtres et des Moines avaient leurs intentions à proportion. Je ne vous dirai autre chose, Monsieur, pour tout dire en peu de mots, que nos religieux ne sont pas pour me servir des paroles de l'Evangile de ceux

«qui se ipsos castraverunt propter Regnum Cœlorum».

Je y a une autre chose à ajouter du Nonce. Il est superbe au delà de toutes les imaginations; son orgueil, qui luy donne l'opinion que personne n'est égale à luy le fait sauvage. Il ne pratique personne, ny personne pratique luy, et même lorsqu'on l'a voulu l'inviter et le rendre un peu familier, on a observé qu'il est comme les hirondelles et les mouches, qui peuvent bien être parmi les hommes, mais qui ne sauraient jamais s'apprivoiser.

Rendons grâces à Dieu que la Paix est faite. Parmi les grands maux arrivés en ce pays icy, je regarde encore comme une chose digne d'admiration que des mouvements faits avec tant d'impétuosité, aient pu se calmer tout d'un coup; c'est toujours un avertissement aux ennemis de votre liberté, qu'ils se donnent bien garde de songer à conspirer contre les Suisses, parceque vous êtes des ennemis entre vous, qui pouvés vous accommoder dans un jour lorsque vous le voulez. C'est cet avantage qu'un Ambassadeur des Etopiens dans Polybe relevant une fois haranguant les Grecs et les persuadant à composer leurs différences

«ut pro magno beneficio a Diis simus optaturi sumendi ponendique belli inter
«nos quoties voluerimus, potestatem nobis fieri et omnino nobis permitti dis-
«cordiarum nostrarum arbitrium».

J'espère, Monsieur, que la Paix Suisse sera lavantcourier de la Paix générale. Quand viendrait-il jamais le jour que nous passerons «Halcyonidas dies» sans entendre aucun bruit de guerre, et que la lyre et les flutes remplaceront les trompettes et les tambours. — Je resterai à Soleure presque tout le Septembre. Après la saison sera encore bonne, si vous voudrez bien venir à me consoler de vôtre présence à Lucerne, où je tâcherai de vous donner toutes les marques les plus convenables de la grande estime que j'ai de votre mérite. Je me prépare de lire votre pièce funèbre et d'admirer laudantem et laudatum. Je suis avec toute la plus véritable et tendre obligation

Votre très affectionné serviteur

L. V. BERETTI-LANDI.